

**Julien Gracq
et
la Bretagne**

*« Enfant de la Bretagne, les landes
me plaisent. Leur fleur d'indigence
est la seule qui ne se soit pas fanée
à ma boutonnière. »*

Chateaubriand

Pour commencer, je revoyais
toujours le décor, une façade
blanchie de sel et d'après-midi
vides, puis j'entendais son nom,
Hôtel des Vagues, englué dans la
même vacuité où résonnait l'été. La
page me hantait.

Ce qui me revenait ensuite, par
mécanisme, mais avec une grande

précision, c'était la longue oraison du héros, Allan – le titre du roman, déjà, en avait fixé tout l'ombrage, *Le Beau Ténébreux*. Discours exalté et inquiet, comme lui-même ; il parlait d'un secret enseveli entre les lignes des grands livres. Un mystère enfoui qu'il appelait "clé d'or" ; il rêvait tout haut de la découvrir. Seul moyen, disait-il, de forcer l'énigme de l'œuvre, d'entreprendre ce qu'il nommait, si ma mémoire est bonne, "le voyage sans retour de la révélation" : savoir pourquoi on aime et on admire un texte, pourquoi on ne peut s'en déprendre, au point de le lire et le relire sans cesse, découvrant chaque fois des routes et des échappées neuves, jamais déçu, jamais lassé non plus.

Tel était précisément le lien qui m'attachait à la lecture de Gracq ; tel, à cet instant, il demeure. J'ai longtemps désespéré d'en trouver la clé d'or.

*

* *

L'empire déconcertant exercé sur l'imaginaire par l'univers de "l'alchimiste" – pour reprendre l'affectueux surnom qu'Henri Queffélec avait donné à Gracq – sa générosité poétique, l'exactitude, l'intensité, la plénitude constante de son verbe découragent la recherche ; jusqu'à, paradoxalement, ces "signes de piste" qu'il multiplie au cours des pages : mots en italiques à la césure d'un

paragraphe, au cœur d'une phrase, en son terme, à son ouverture, comme pour indiquer au lecteur qu'il "brûle", pour parler comme Allan, qu'il se trouve à deux mots du secret enfoui sous la blancheur des interlignes. Alors l'aguet s'affûte ; mais on fouille sans jamais rien découvrir, il faut continuer d'avancer à tâtons, cramponné aux basques des phrases, étourdi par la puissance et la précision de leurs harmoniques, captif du charme si souvent hypnotique de la prose gracquienne. Une fois de plus, on se fait renonçant ; on s'abandonne, égaré, ivre de lire. On a lâché prise devant l'essentiel : l'évidence du plaisir.

Je fis ainsi ; jusqu'au jour où, il y a peu, relisant encore *Au Château*

d'Argol, me revinrent en mémoire quelques confidences de Gracq sur les circonstances surprenantes qui entourèrent l'écriture de ce texte fondateur. Il fut entamé en Anjou, avait-il indiqué, à Saint-Florent-le-Vieil, son village natal, alors qu'il attendait, lors de l'été 37, un visa pour l'URSS qui n'arrivait pas : "Une heure avant de commencer, je n'y songeais pas" confia-t-il avec la franche simplicité qui est la sienne dès qu'il a résolu de rompre le silence ; il ajouta qu'il avait achevé ce premier roman à Quimper, à l'automne de la même année, à peu près au même moment où une promenade le conduisit jusqu'à la Pointe du Raz. Moment fulgurant, à l'en croire, que cette brève

équipée : trente ans plus tard, à l'époque où il écrit ses *Lettrines*, il faut qu'il le relate, comme habité par une nécessité étrange, et dans une exaltation qui semble inchangée.

À l'époque où il avait découvert le Raz, les paysages bretons, pourtant, leur sauvagerie, leur puissance, la singularité de leur lumière et de leurs teintes lui étaient déjà familiers : dès l'enfance, ce fut le décor de ses vacances, du côté de Pornichet. Depuis, il était souvent retourné en Bretagne, notamment en 1931, lors d'un voyage qui le mena de Roscoff à Batz, Brest, Ouessant, Molène, Crozon, Morgat, Douarnenez, en compagnie d'Henri Queffélec. Est-ce lors de cette longue pérégrination

qu'il avait lu sur une feuille d'horaires d'autocars ce nom d'Argol qu'il allait plus tard associer à celui d'un château qui n'existait pas ? On l'ignore ; cependant ses héros, Heide, Herminien, Albert jouent leur dramaturgie violente et raffinée devant un décor dont les contrastes et les lignes de fuite rappellent la situation du vrai village d'Argol, pris entre les eaux libres, ferventes de la baie de Morgat, et, du côté des terres, les hauteurs farouchement hermétiques du Menez Hom.

Alors pourquoi, en cet automne 37, alors qu'il en avait fini, semblait-il, avec Argol et sa quintessence de sauvagerie bretonne, vécut-il la découverte du Raz comme une révélation,

mieux encore, comme une illumination ? "... Ce fut tout, ma gorge se noua, je ressentis au creux de l'estomac le premier mouvement du mal de mer – j'eus conscience en une seconde, littéralement, matériellement, de l'énorme masse derrière moi de l'Europe et de l'Asie, et je me sentis comme un projectile au bout du canon, brusquement craché dans la lumière. Je n'ai jamais retrouvé, ni là, ni ailleurs, cette sensation cosmique et brutale d'envol – enivrante, exhalante – à laquelle je ne m'attendais nullement."

Raz-de-marée, est-on tenté d'écrire ; en tout cas, déferlement de sens. Un de ces instants rares où le charroi d'images et de symboles enfoui sous

l'écorce du monde matériel par des siècles de pensée, d'écriture, de lectures, vient brutalement investir le champ entier de la perception, avec une puissance inouïe dans l'organisation et la synthèse. Tout s'y ramasse, dans le même instant : le su avec l'imaginé, l'imagerie collective et la singularité du fantasme, le vu, le lu, le rationnel et l'intuitif, le non-dit, le réel inaperçu, jusqu'à l'apparente incohérence de la scénographie du rêve, dans une si extrême concentration de sensations qu'elle évoque, par son paroxysme, le célèbre "trou noir" des astronomes.

Et une telle précision dans la frappe, en ces secondes qui foudroient, une telle justesse qu'on se sent, qu'on se

sait coïncider exactement avec la réponse qu'on a donnée au monde : nous voici son élan, nous voici sa matière. Or pour Julien Gracq, qui venait d'achever *Au Château d'Argol*, le grain du monde, c'était désormais la littérature. Face au Raz, le voici confondu. Confondu par, confondu avec ce que l'écrit, en Extrême-Occident, possède de plus ancien : la matière de Bretagne.

*
* *
*

L'imagerie commune impose que l'écrivain soit ainsi visité *avant* de tracer la première ligne du livre ; et que ce soit de cette poussée, généralement nommée "inspiration" que nais-

se le processus d'écriture. L'exemple de Gracq pulvérise le cliché ; il démontre aussi que, s'il existe tant de textes dont l'auteur n'entrevoit les raisons intimes que des mois ou des années après que furent apposés le point final, l'ultime correction, c'est que ces raisons ne relèvent pas de la raison, mais d'une étourderie quasi-divine ou, si l'on préfère, d'une magie qui échapperait à l'écrivain – vu sous les espèces de l'apprenti-sorcier. Comme si écrire, finalement, c'était comme lire : chercher mais se laisser égarer ; et, en se perdant, trouver.

À ceci près qu'au lieu de se faire tête chercheuse, toujours aux aguets dans la forêt des signes, comme est le vrai lecteur, il fallait que l'auteur, à un

moment ou à un autre, devienne tête folle, tête de linotte à qui échappe, par pure inadvertance, la clé d'or qui ouvrira le tabernacle du texte. Sans savoir à quoi elle ressemble ; et surtout, sans savoir qu'elle existe...

Aussi le saisissement de Gracq dans la convulsion minérale du Raz, à l'instant où il venait d'achever *Au Château d'Argol*, et comme se dissipait la fièvre de l'écriture, ce fut peut-être de tomber soudain sur sa clé d'or : reconnaissance subite, violente, des mythes qui, depuis qu'il fréquentait la Bretagne s'étaient si longuement sédimentés en lui avant qu'il ne se mît, "d'une heure à l'autre", à écrire ce premier roman. Seulement voilà : maintenant qu'il

en avait fini, la toute-puissance de la Bretagne lui revenait d'un coup, en pleine face, en pleine force, sous sa forme la plus brute et nue, pierre, mer, mer contre pierre, pierre contre mer.

Comme pour lui dire, impérieuse et féroce : c'était moi. Moi à travers toi, n'oublie pas – que serais-tu sans moi ?

Possession. Puis, dans la même transe, l'essor radieux, par-delà les roches. Le désir, à nouveau. L'océan comme piste d'envol pour la littérature.

*
* *

J'ai cent fois relu ce texte ; dans un mouvement obsessionnel qui me rappelait ma hantise du discours du Beau Ténébreux à propos de l'énigme des grands livres, s'imposait toujours à moi, dans une quiète association d'idées, le souvenir des écluses de la ville d'Is, par-delà le Raz, dans la baie des Trépassés, du côté de Douarnenez : ne les avait-on pas verrouillées d'une clé d'or, elles aussi ? Et n'était-ce pas pour les avoir laissées à son amant le Diable que Dahut, princesse des lieux, avait été damnée, lorsque l'océan, jusque là contenu par les digues, engloutit la ville et perdit, avec l'amoureuse, tous ses habitants ?

Déferlement, cataclysme : tout appelait la comparaison. À un détail

près : au Raz, Gracq avait été emporté par une houle inverse, d'Est en Ouest, depuis les terres jusqu'au plus lointain des mers ; et le déferlement ne l'avait pas englouti, au contraire, elle l'avait emporté vers le large, le ciel, l'horizon de l'espoir, de l'avenir, de tous les livres à écrire. Rupture d'une digue, comme à Is ; et comme là-bas, la fracture avait été franche. Mais rien de diabolique dans l'affaire, tout l'opposé : la magie blanche. Ce qui s'était rompu sous la poussée des mots, c'étaient les écluses du Temps.

*

* *

Le temps de la création : au lieu de l'éternité froide – la damnation qui attendait Dahut au fond de la forêt d'Huelgoat et du gouffre du Diable – l'instant suspendu où, dans la jouissance du mot juste, s'abolissent les heures, minutes, années.

L'ivresse du coup de foudre, pourtant, avait été semblable, identique aussi son effet de propulsion. Mais la princesse d'Is, à l'appel du Diable, était devenue folle d'elle-même et de ses sens, tandis que Gracq, lui, à l'injonction du romanesque, auquel il venait de répondre sans plus de réflexion, était tombé amoureux du sens. Agrippé à l'échine du vieux Raz comme la fille d'Is à la monture du diable, c'est vers la mer qu'il s'en

allait, le dos tourné au gouffre de l'Enfer Froid qui attend ses proies au cœur des terres. Occidental, obstinément ; fort de cette puissance tellurique qu'il décrit comme une énergie dont son corps aurait été le vecteur.

Mieux encore, le capteur – il ne cessera plus d'écrire le monde.

*
* *

Coup de foudre, non, c'est *pierre de foudre* qu'il aurait fallu dire, ce mot dont la violence s'imposa à la plume de Gracq dans l'avant-propos du *Roi-Pêcheur*, quand il voulut défendre le "pouvoir de renouvellement infini" de la matière de

Bretagne, et tenta d'en définir l'intacte puissance d'ensorcellement. Avec ce goût de la signalétique verbale qu'il ne partage qu'avec André Breton, Gracq évoque alors ces masses minérales dont on assure qu'elles sont tombées du ciel avec l'éclair ; puis la légende qui s'attache à ces bizarres concrétions de matière : leur présence sur une route, au fond d'une forêt, d'un désert, avertit le voyageur qu'il franchit une frontière. D'après Gracq, les existences humaines sont jalonnées de pareilles pierres de foudre. Balises essentielles, "lieux d'un écartèlement absorbant", dit-il ; comme en géophysique les alentours d'une faille, une couche sédimentaire, ou encore une de ces

éminences que les géographes, avec un rare bonheur, ont nommées "butte-témoins" : la matière s'y fait signe.

Aussi le bref récit du Raz dépasse-t-il de très loin l'indication biographique – ce décryptage de la littérature "à titre de renseignement", pour reprendre l'expression de Gide. Rien à voir non plus avec les relations, chez Nerval ou Baudelaire, d'un *déjà vu* troublant, avec son cortège d'affinités anciennes ; ni surtout avec la remémoration d'un instant de séduction : il n'en était pas besoin, la Bretagne, depuis longtemps, était la route de Gracq, non son écart de la route. Grand chemin entre tous ; entre toutes, liberté grande.

Donc, pas de bifurcation, ce jour-là, pas de croisée, encore moins de volte-face. Simplement un moment où il sut.

*
* *

Sut où étaient ses fondations. Le temps d'un blocage du souffle, du cœur. Syncope où la seconde s'alourdit d'éternité – ou de son illusion, ce qui revient au même – la pierre de Bretagne, de toute façon, comme certains lieux de l'Inde, est experte en cet art du mirage. Dans le roc du Raz, Gracq croit retrouver ses fondations à nu, à vif. Alors, le transport.

Pour autant, dans cet enthousiasme subit, rien d'adolescent. Gracq prend bien soin de le préciser : la vieille soufflerie romantique était hors d'usage ce jour-là, les grands vents d'Ouest et leur mise en scène écu-meuse qui enflent à si peu de frais, dans n'importe quel finistère, le premier ego saisi par la débauche d'écrire. Pas d'embruns, pas de grand suroît ou noroît pour se trouver, dans l'exaltation de la tempête, une quelconque "vocation littéraire", autre vieille lune des biographes. Non, par beau temps, la révélation soudaine, et quasiment cartographique, d'une ligne de fracture. Le Raz, pierre de foudre entre un monde profane – celui que Gracq abandonna en entamant les pages

elles-mêmes sismiques du *Château d'Argol* – et le monde du sacré : les mots. Avec leurs cristaux, leurs concrétions si pures : le romanesque, la poésie.

*

* *

Car, à lire Gracq, les lois de la création littéraire s'apparentent décidément à celles de la géophysique ; ce qu'il décrit ici, c'est la nécessité qui le pousse à confondre la fin du vieux massif hercynien et le terme des années où, avant de devenir écrivain, il fut comme tant d'autres un enfant écrivain, c'est-à-dire n'écrivant rien, mais lisant à tour de bras, et rêvant plus encore. Longues années aux

marches de la Bretagne, engluées dans les terres ou dans un fond d'estuaire, lieux d'attente, de patiente et confuse gésine, Saint-Florent-Le-Vieil, Nantes, surtout, dont Gracq écrit, juste après son récit de la découverte du Raz : "J'ai davantage rêvé là entre onze et dix-huit ans, que dans tout le reste de ma vie : que faire d'une vie commencée de vivre si irrémédiablement sur le mode de l'ailleurs ?"

*

* *

Donc en cet automne 37 où il commençait d'enfoncer l'horizon de la littérature, voici Gracq saisi par la

conviction qu'il vient de franchir une frontière majeure – de celles qu'on ne retraverse pas. Et comment nier l'évidence : huit siècles après le récit des errances des Chevaliers de la Table ronde, il s'était à son tour mesuré au vieil enchantement. Avec ce premier roman tout juste achevé, le cycle du Graal venait de se trouver une neuve échappée, un nouvel entrelac entre les motifs de l'amour absolu et de la possession divine en ce bas-monde ; avatar de la vieille citadelle d'Artus, Argol s'apprêtait à ressusciter Camaalot.

Longtemps, bien sûr, la société de ses lecteurs allait rester secrète, telle une chevalerie à l'adoubement exigeant. Mais au fil des ans, ils seraient

de plus en plus nombreux à s'enflammer pour ce roman, rien que pour le furtif bonheur d'avoir entrevu, au bout de l'onirique Allée, les perspectives fantomatiques du Val sans Retour, l'ombre d'un Merlin ressuscité, le rappel de l'Epreuve et du Château Périlleux, enfin, avec la figure de Heide, une Guenièvre du temps des Torpedo, des robes de Mainbocher, des meubles du Bauhaus. Huit ans plus tard, malgré le déferlement de l'existentialisme, des pièces à thèse et des héros de roman à la facile dégainée de détective américain, la troupe toujours plus grosse des gracquiens allait reconnaître sans faillir, dans *Le Beau Ténébreux*, la silhouette de Tristan. En 1951, enfin,

avec *Le Rivage des Syrtes*, ils retrouvèrent, entre la Chambre des Cartes, la Rencontre de l'Envoyé, la Croisière au Farghestan et les Instances secrètes de la Ville, le frisson si singulier des grandes quêtes initiatiques : le désir erratique, le tissu des jours appesantis d'attente, l'impasse du plaisir, l'impuissance de la douleur à changer le cours du monde, la recherche aveugle et têtue du sens, tous ces linéaments fondateurs du romanesque occidental et ses vieilles figures totémiques, Perceval, Yvain, le roi Marc, Morgane, Iseut...

À croire que ce roman, Gracq l'avait écrit l'oreille collée à une conque ramassée dans les roches du Raz, sous la dictée de ce que lui souf-

flait le vent prisonnier de l'écaille. Il finit d'ailleurs par le dire : il pouvait vivre en Bretagne, ne pas y vivre, quelle importance : c'était elle qui l'habitait : "Pour ceux qu'elle aura choisis, c'est peu de visiter la Bretagne ; il faut la quitter en souhaitant d'y vivre, l'oreille contre ce profond coquillage en rumeur, et son appel est celui d'un cloître défoncé vers le large : la mer, le vent, le ciel, la terre nue, et rien : c'est une province de l'âme." Quelques lignes en amont, il avait précisé les contours de cette Armorique qui, tel le dieu des mystiques, choisit les siens et rejette ceux qui ne sont pas à sa dimension. Confins spirituels, obstinément : "Une certaine frontière intime de l'âme s'éveillera toujours en Bretagne :

celle où le sentiment nu de la solidité élémentaire est confronté à tous ses dissolvants."

Mots d'alchimiste, encore et toujours. Cependant Gracq n'est pas hanté, face à la Bretagne, par la quête de l'or poétique. Tel un vieux sage bouddhiste, le paysage breton – la mer, surtout – réveille en lui le sentiment de l'impermanence (mais sans cette évidence, est-il d'essor vers le romanesque, est-il d'élan vers la poésie ?) En tout état de cause, lui qui ne se répète jamais, il y revient à plusieurs reprises, reprenant, telle une maxime fondamentale, la formule de l'autre enchanteur, Chateaubriand : "Tout a changé en Bretagne, hormis les vagues qui changent toujours".

*
* *

Et revenant une fois encore rôder autour de l'illumination du Raz, on finit par se dire que c'est en cette page qu'est enfouie la clé d'or de Gracq : une Bretagne aux contours exactement confondus avec ceux de la création. Oui, là, irradiant continûment le grand'œuvre gracquien, aimantation irrésistible, sans qu'on sache au juste à quoi tient, pour parler comme le Beau Ténébreux, son "intacte puissance de conjuration". Voilà sans doute pourquoi les images surgies dans l'esprit du jeune alchimiste au moment où il arpentait les dernières pierres d'Occident, valent aussi, au

mot près, pour relater les minutes où, chez tout écrivain, s'exaspère l'envie de dire le monde : "Il y a un désir puissant, sur cette dernière avancée de la terre, de n'aller plus que là où plonge le soleil."

Alors le départ, encore une fois. Ne pas se retourner, s'en aller fendre, hardi, la blancheur océane de la page. Averses de caractères, tempêtes de ratures, navigation réglée au seul compas de la colère contre l'infirmité du monde, bateau-livre ; par-dessus ses frêles voilures, le vent exténuant des songes, les constellations immuables de tous les autres livres. Enfin la divine étourderie : laisser choir, sans savoir où, ni comment, ni pourquoi, une clé d'or.